

L'Humanité :
d'hommes et de femmes

(Gn 2)

Au sein de sa Création, Dieu a placé l'humain ⁽¹⁾, lui demandant de s'y multiplier, de soumettre la terre et de dominer sur les animaux (selon Gn 1, 26-28). Car Dieu veut faire croître la Création et la porter à sa plénitude « avec » l'homme.

L'homme devra être son « lieutenant » au sein du créé. Le lieutenant, dans une armée, obéit à son supérieur, et les choses se déroulent alors selon l'optique de ce dernier. Mais rien ne se fait sans ce « lieu – tenant », qui tient en lieu et place du supérieur ⁽²⁾.

Le second récit de la Création va nous donner de découvrir autrement les intentions de Dieu.

Il nous est révélé que le Seigneur Dieu modèle en priorité l'humain, parce qu'il doit être la première des créatures sur la terre. Comme l'homme doit être le « lieu-tenant » de Dieu au cœur de la Création, il le fait « créature » à part entière. Aussi le forme-t-il avec la poussière de l'« adamah » : terme qui signifie « terre » ou « sol » en hébreu, et qui a la même racine que « adam ». Et comme il veut avoir une véritable relation avec ce « terreux » – pourrait-on dire –, il « souffle dans ses narines une haleine de vie ». Le Seigneur Dieu anime ce « glaiseux » de son souffle, et donc de sa propre vie (selon Gn 2, 5-7). Dieu a ainsi un véritable collaborateur : un être à la fois du côté de la Création et de son côté, un médiateur entre lui et le créé.

¹ « Adam » en hébreu : le terme générique pour désigner l'humain.

² Si je fais référence à un terme de l'armée, c'est parce qu'il y a une allusion à cela en Gn 2, 1, à un ensemble organisé et structuré : « Les cieux et la terre furent achevés, et toute leur armée. »

Le Seigneur Dieu plante alors le jardin de la Création – en Éden– et il y place l'humain ⁽³⁾. Celui-ci est invité à le cultiver et le garder ; à l'entretenir et à le faire croître vers sa perfection (selon Gn 2, 9-15), car il reste des imperfections, dans le sens où les choses doivent mûrir.

Comme Dieu seul sait la finalité qu'il poursuit, l'homme doit, lui aussi, savoir ce que son Créateur désire faire avec lui. Aussi va-t-Il parler à l'homme, lui disant ce qu'il peut et ne peut pas faire (selon Gn 2, 16-17). L'homme saura ainsi comment vivre le terrestre, comment réaliser en cette Création le projet de Dieu.

Mais tout de suite après avoir donné ses premières consignes, le récit nous rapporte que « le Seigneur Dieu dit : Il n'est pas bon que l'humain ⁽⁴⁾ soit seulement lui. Je lui ferai un secours ⁽⁵⁾ comme son vis-à-vis ⁽⁶⁾ » (selon Gn 2, 18).

Il y a donc un risque ! Que l'humain, qui est à l'image de Dieu, qui est « un » comme Dieu est « Un », puisse, du fait de sa grandeur, se croire suffisant au sein de cette Création ; qu'il ne se considère plus en dépendance. Le Seigneur Dieu va dès lors vouloir inscrire au cœur de cet humain qu'il n'est pas autosuffisant ; qu'il est un être « en manque » au cœur de cette Création ; qu'il a besoin de rester en relation pour croître valablement.

Comment procède alors notre Seigneur Dieu ? Il va modeler les animaux et les oiseaux, et les amener à l'humain pour voir comment celui-ci va les appeler. Et celui-ci va donner un nom aux bestiaux et aux oiseaux. Il va indiquer sa vocation à chaque être vivant créé par le Seigneur Dieu ⁽⁷⁾. Mais pour l'humain, nous est-il dit, – *insistant sur ce qui suit*– il ne trouva pas un secours comme son vis-à-vis (selon Gn 2, 19-20).

³ Ce jardin pourrait aussi faire l'objet d'un approfondissement : on pourrait le mettre en lien avec le Temple – toute la Création qui doit devenir le Temple de Dieu–, et donc en lien avec le Christ et l'Église.

⁴ Le terme « Adam » est traduit par « Homo » en latin et « Anthropos » en grec. Malheureusement en français, le mot « homme » est équivoque. Pour ce qui suit dans ce deuxième récit de Création, je traduirai donc très précisément « Adam » par « Humain » ; et les termes « îch » et « îchchâh » par « homme » et « femme ».

⁵ Un « secours » ou, autrement dit, « une aide extérieure indispensable. »

⁶ Nous allons préciser cette traduction.

⁷ « Appeler » inclut cette idée de « donner une vocation » (« Vocare » en latin) ; tout comme le parent qui donne un nom à son enfant et l'inscrit ainsi dans un projet. Remarque donc que l'homme, dans cet acte, collabore – au sens profond du terme– à l'action créatrice de Dieu.

Voilà donc que l'humain est en quête de ce secours, de ce vis-à-vis. Si le Seigneur a agi de la sorte, en modelant et en amenant à l'humain les autres êtres vivants, c'est en fait pour lui donner de s'ouvrir à cette découverte : ces animaux lui donnent de saisir qu'il ne dispose pas encore, dans la Création telle qu'elle est là, d'un véritable vis-à-vis.

Dans sa relation à son Seigneur Dieu, l'humain découvre donc qu'il est « en manque » ! Il est en manque d'un être qui soit modelé par le Seigneur et qu'il puisse appeler à cette vocation : celle d'être « un secours comme son vis-à-vis ».

Mais qu'est-ce que ce « secours » qui soit « son vis-à-vis » ? « Un vis-à-vis » est une expression dont le verbe, en hébreu, signifie « publier, proclamer ». Ce vis-à-vis publiera, proclamera à l'humain ce qu'il est en vérité mais qu'il ne voit pas. En cela il sera un « secours » : pour que l'humain ne reste pas ignorant de sa véritable condition en étant « seulement lui ». Ce vis-à-vis jouera ainsi un rôle de révélateur.

Le Seigneur va alors faire tomber un sommeil sur l'humain ; et celui-ci va s'endormir (selon Gn 2, 21). Un sommeil bien curieux, que l'on retrouvera plus tard, notamment avec Abraham – un sommeil dans lequel Abraham assistera à l'Alliance que le Seigneur viendra conclure avec lui (en Gn 15) – ; un sommeil extatique ; un sommeil qui indique « une mort » à un certain état pour « naître » à une nouvelle condition : une « mort passage ». Et le récit souligne que l'humain se laisse introduire dans celle-ci ; qu'il consent à la vivre : car lorsque le texte dit que l'humain s'endormit, il suggère qu'il se laisse aller à ce qui advient.

Le Seigneur Dieu prend une de ses côtes ⁽⁸⁾ ; ou « un de ses côtés » selon d'autres traductions. Avec cette côte – ou ce côté– il bâtit la femme et il l'amène à l'humain (selon Gn 2, 21-22).

Il est très intéressant de traduire le mot hébreu par le mot « côté ». Il prit « un côté » de l'humain : parce que dans les autres contextes ce mot est traduit de la sorte ; mais aussi parce que la version grecque a traduit ce terme hébreu avec le mot grec qui signifie « côté », c'est-à-dire tout un côté de l'humain. Le mot « côté » insiste davantage sur le fait que la femme est « l'autre côté » de l'homme : sa complémentarité dans l'égalité.

Le Seigneur Dieu bâtit le côté « en femme » : en « îchchâh » si on se réfère à l'hébreu. C'est la première fois que le terme apparaît dans la Bible. Et c'est Dieu qui la bâtit ! Mais il l'amène à l'humain et celui-ci dit alors :

⁸ Selon *La Sainte Bible ; la « Bible de Jérusalem »*, Éd. du Cerf, Paris, 1955.

« Celle-ci est os de mes os et chair de ma chair. Elle sera appelée « îchchâh » car c'est de « îch » qu'elle fut prise » (selon Gn 2, 23) ⁹.

Remarque bien que l'humain se découvre comme « îch », comme « homme », parce qu'il découvre « îchchâh », la « femme ». C'est la première fois que l'on a le terme « îch ». La femme est ainsi comme le miroir qui publie, qui proclame l'homme à lui-même. Celui-ci ne peut se nommer, et donc se découvrir dans ce qu'il est, qu'au travers de ce que la femme lui manifeste. C'est parce qu'il contemple le côté de l'humain bâti en « femme » qu'il découvre le côté de l'humain qui est « homme ». L'humain se découvre ainsi dans un lien avec une créature qui est un véritable « autre lui-même » ; mais – *insistant*– un « autre » lui-même, puisqu'il la déclare « femme » tandis que lui se proclame « homme ».

Cette « îchchâh » est donc le « vis-à-vis » de « îch ». Avec elle, l'humain n'est plus « seulement lui ». Le voilà établi dans une dépendance avec la femme qui lui est donnée. Elle sera le « milieu de croissance » de l'humanité : elle va sans cesse lui rappeler que c'est avec elle, la plus excellente des créatures modelées ¹⁰ qu'il doit croître au cœur du créé ; elle va lui signifier qu'il ne peut véritablement cheminer dans sa relation à Dieu que dans un dialogue avec les créatures qui lui sont données ; d'abord avec elle, et par elle avec les autres créatures. C'est avec ce « vis-à-vis » que l'homme saisira – *insistant fortement sur ce qui suit*– qu'il doit sans cesse rester ancré dans un dialogue pour croître valablement. C'est dans un tel dialogue au cœur de l'humanité que s'approfondira dorénavant le dialogue avec le Seigneur : le dialogue nécessaire entre l'homme et la femme sera comme une icône du dialogue toujours indispensable entre le Seigneur Dieu et l'humain, pour que tout puisse parvenir à un achèvement selon les intentions divines.

Le Seigneur Dieu a donc bien inscrit dans l'humain qu'il n'est pas suffisant en lui-même, qu'il est un être dépendant, et que cette interdépendance au cœur de l'humanité est l'icône de la dépendance entre l'humain et son Seigneur.

⁹ « îchchâh » : terme hébreu qu'il faut traduire par « femme » ; et « îch » que l'on traduit par « homme ». Remarque la proximité de ces termes en hébreu : elle souligne la profonde égalité des deux êtres. Mais il y a également une différence. Ainsi le terme « îchchâh » a au moins une lettre supplémentaire : le « Hé » hébreu – ce qui ouvre d'ailleurs à certains commentaires–.

¹⁰ Car la femme est plus proche des créatures : comme celles-ci, elle est amenée à l'humain pour être appelée à sa vocation.

Nous pouvons maintenant essayer d'approfondir. Il est important de mettre ce second récit de Création en lien avec le premier et, pour ce faire, de revenir sur un verset du premier récit de la Création. Lorsque Dieu crée l'humain à son image, il les crée « mâle et femelle » (selon Gn 1, 27) : « Zâkâr » et « Nequévâh » en hébreu ⁽¹¹⁾.

Le terme « Zâkâr » fait référence à ce qui est « mâle », mais également à « ce qui rappelle », à « ce qui est un mémorial » : il y a du coup dans cette dimension mâle la transmission de quelque chose qui renvoie à un passé et qui est rendu présent dans un acte qui ouvre sur un avenir.

Quant au terme « Nequévâh », il signifie « femelle ». Le verbe hébreu qui en est la racine et les mots apparentés signifient notamment « faire une ouverture, un trou », « un creux – de rocher– », « un coffret à bijoux ». On est dans l'ordre de l'ouverture, du réceptacle.

Ces termes manifestent ainsi ce que nous montre déjà le créé : le mâle transmet en donnant ce qu'il a en lui pour engendrer ; tandis que la femelle est « en creux », ouverture à ce don, accueil de ce que lui donne le mâle. C'est ce qui lui permet de devenir féconde et d'enfanter. C'est ainsi que la vie se propage.

– *Insistant sur ce qui suit*– Chaque humain, et donc chacun de nous, est créé à la fois mâle et femelle ; ce que suggère d'ailleurs très bien le texte : « Dieu créa l'humain à son image ... mâle et femelle il – *insistant fortement*– « les » créa » (selon Gn 1, 27).

La dimension « femelle » de notre être, c'est celle qui en nous est « ouverture », qui se fait « réceptacle », qui se donne en « accueillant » pour devenir « féconde » ; quant à la dimension « mâle » de notre être, c'est cette capacité que nous avons à « donner et transmettre » vers l'extérieur.

Le second récit de Création va en fait – *insistant*– extérioriser cette double dimension qui est au cœur de l'humain, et donc en chaque humain.

La femme va extérioriser « le côté femelle » de l'humanité, proclamer à chaque humain la dimension « femelle » de son être : cette part qui en lui est ouverture, réceptacle, accueil qui le rend capable de fécondité. La femme va ainsi révéler à l'humanité sa fécondité et la manière dont celle-ci advient.

Tandis que l'homme extériorisera « le côté mâle » de l'humanité, cette capacité de don dans un acte qui transmette ce qu'il a en lui.

L'homme et la femme s'instruisent donc mutuellement. La femme proclame à l'homme ce qui est en lui et qu'il ne peut saisir sans elle : cette dimension femelle – ou féminine– qui est aussi la sienne. La femme lui manifeste comment s'ouvrir et accueillir pour qu'advienne une fécondité.

¹¹ En latin : « Masculum et feminam creavit eos ».

Elle extériorise davantage « un accueil intérieur qui rend fécond » ; tandis que l'homme manifeste plutôt comment « se donner en allant à l'autre ». Au point de vue physiologique, c'est déjà parlant ! Chacun des deux êtres exprime le mystère de ce qu'il est, au travers de sa condition physique : la femme est bâtie pour accueillir le don de l'homme et alors devenir féconde en nourrissant en elle une vie nouvelle – Ce n'est pas pour rien que tout humain commence par vivre pendant neuf mois dans le ventre d'une femme– ; tandis que l'homme n'est pas modelé pour accueillir la vie en son sein, mais bien pour se donner à la femme, pour donner ce qu'il a en lui, pour engendrer et, « avec » elle mettre au monde une vie nouvelle. C'est une découverte qui remonte à notre enfance, mais qui doit aussi être creusée tout au long de notre existence. Il nous faut prendre le temps d'approcher l'homme et la femme pour en approfondir les similitudes et les différences ; prendre le temps de regarder comment l'un et l'autre sont constitués ; contempler le mystère déjà là en ces êtres, au cœur de leur condition physique et psychique : pour mieux nous ouvrir à l'être profond de chacun ; pour, avec tout cela, mieux découvrir comment Dieu nous a créés ; pour mieux saisir ce que le Seigneur nous en révèle au plan spirituel. Il nous faut pour cela méditer sur ce qu'est la femme dans l'Écriture et comment elle manifeste notre dimension féminine – l'accueil qui rend fécond– ; et faire de même avec l'homme qui manifeste davantage comment vivre notre dimension masculine – le don qui se porte sur l'extérieur pour transmettre– . Si nous entrons dans un tel effort, nous pourrions mieux contempler l'autre en vérité ; mieux nous apprécier et nous respecter dans nos différences ; mais également mieux découvrir notre humanité personnelle : « masculine tout en étant féminine » ou « féminine tout en étant aussi masculine ».

Voilà donc en quoi la femme est le secours nécessaire, indispensable pour l'humanité : elle est l'appui de l'homme et son secours (selon Tb 8,6) ; un secours comme vis-à-vis et une colonne d'appui (selon Si 36, 24).

— X —

Pour résumer tout ce qui vient d'être dit, je dirais que la femme est construite *sur le mode du don dans un accueil intérieur* qui la rend féconde ; l'homme, *sur le mode du don qui se porte vers l'extérieur* pour transmettre. Ces manières d'être sont inscrites jusque dans la condition physique et psychique de chacun d'entre nous.

Exceptionnellement, je vais tenter de te montrer tout ce que cela peut manifester si l'on se place dans une optique résolument chrétienne.

Pour les chrétiens, deux personnes nous montrent particulièrement bien comment vivre cette condition d'homme et de femme selon ce que tu viens d'en entendre : Jésus et Marie. En les contemplant, nous pouvons découvrir comment accueillir et comment nous donner.

Si nous examinons l'attitude de Marie dans l'Écriture, nous voyons qu'elle a été entièrement disponible à Dieu (selon Lc 1, 38). Parce qu'elle a « accueilli » sa volonté, le Verbe de Dieu a pu prendre chair en elle. Grâce à Marie, il est venu habiter parmi nous (selon Jn 1, 14).

Marie, comme femme, est l'image de l'humanité parfaite, qui a été rendue telle et qui a pleinement répondu à la volonté de Dieu. Parce qu'elle a totalement accueilli le désir divin, Jésus est devenu le fruit de ses entrailles. Et ce fruit, le Verbe de Dieu qu'elle a enfanté, elle l'a donné au monde.

Marie a ainsi vécu les deux dimensions de sa condition de femme : le « Nequévâh » qu'elle extériorise en tant qu'« îchchâh » ; et parce qu'elle a parfaitement vécu cette « ouverture » au divin, elle a enfanté le Verbe de Dieu et l'a donné aux hommes, vivant ainsi le « Zâkâr » qui la constituait également.

Marie révèle donc la véritable fécondité de l'humain, qui est d'enfanter le Verbe de Dieu. Elle manifeste aussi que cette fécondité advient dans une ouverture radicale à son Seigneur.

Elle enseigne ainsi l'Église : celle-ci ne peut être féconde – en enfantant des « christ-iens » (des chrétiens) – que dans la même attitude, en accueillant le Verbe de Dieu pour pouvoir le donner aux hommes.

Ce qui est vrai pour l'Église l'est bien sûr pour chaque communauté chrétienne et pour chaque chrétien. Le Verbe de Dieu doit d'abord être accueilli, pour pouvoir ensuite être donné aux autres. On ne peut « donner » que ce que l'on a d'abord « accueilli ».

Si l'Église – et chaque chrétien – s'inscrit dans ce projet, « l'Engendreur » – Dieu – est glorifié ; tout comme il l'a été en Marie quand elle enfanta son Verbe.

Regardons maintenant Jésus. Quand Dieu a pris chair pour habiter parmi nous, en devenant humain, il s'est fait « homme » : parce qu'Il est venu pour « donner » sa Vie à l'humanité, pour la lui transmettre.

Mais comme « homme », Jésus a d'abord vécu en accueillant totalement le désir de son Père du ciel. Il a été soumis à tout ce qu'Il lui demandait de vivre sur terre. Aussi a-t-il été soumis à ses parents (selon Lc 2,51), écoutant et vivant de la Loi donnée à Moïse, jusqu'à l'accomplir pleinement (selon Mt 5,17), vivant nos épreuves et nos tentations, mais sans y succomber parce qu'il restait sans cesse accroché à la volonté de son Père

(selon Lc 4, 1-13) ⁽¹²⁾. Il a assumé ce désir paternel jusqu'à vivre l'agonie au Mont des Oliviers, jusqu'à vivre la mort sur la croix (selon Lc 22, 39 et ss). C'est au cœur de cet accueil radical de tout ce qu'il avait à vivre qu'il a donné sa Vie pour le monde. Les hommes peuvent ainsi être sauvés de la mort par le don de cette Vie unique qui n'a été qu'accueil de la volonté divine.

De nouveau, tu peux le remarquer : comme « homme », Jésus a également vécu les deux dimensions de son humanité : masculine – dans le don et la transmission de sa Vie– et féminine – dans l'accueil de la volonté du Père– ; mais comme tout humain, il a d'abord vécu la dimension « d'accueil », et donc la dimension féminine de l'être humain.

En contemplant Jésus et Marie, nous pouvons donc découvrir comment vivre notre condition humaine d'homme ou de femme.

Les femmes sont là pour nous rappeler sans cesse que tous les humains doivent d'abord « être accueil » du Verbe de Dieu afin d'entrer dans une véritable fécondité.

Les hommes, eux, sont là pour nous manifester que tous les humains qui accueillent le Verbe de Dieu, ont à vivre de lui et selon lui, afin de se « donner » en Le donnant au monde.

L'homme et la femme ont donc bien une même dignité, ce qu'exprime d'ailleurs ce cri de l'humain quand Dieu lui amène la femme : « C'est l'os de mes os et la chair de ma chair ; celle-ci sera appelée femme, car elle a été prise de l'homme » (selon Gn 2, 23).

On peut maintenant entrer plus au cœur du mystère déjà contenu dans ce second récit de Création, et qui devient lumineux avec le Christ.

Je reprends une petite phrase du récit : « Le Seigneur Dieu bâtit une femme » (selon Gn 2, 22). Il « bâtit » le côté de l'humain en femme : curieuse expression que celle de « bâtir » ; mais dans le contexte biblique

¹² Je te rappelle ce que Saint Thomas d'Aquin écrit : « Selon l'Apôtre (He 4, 15) : « Le Christ voulut être tenté en toutes choses, mais sans pécher. » La tentation qui vient de l'ennemi peut être sans péché, car elle n'est qu'une suggestion extérieure. La tentation qui vient de la chair ne peut pas être sans péché parce qu'elle a pour cause le plaisir et la convoitise. Et, dit S. Augustin, « il y a du péché lorsque la chair convoite contre l'esprit ». C'est pourquoi le Christ a bien voulu être tenté par l'ennemi, mais non par la chair » (*Somme de Théologie, Troisième partie, Mystère de l'incarnation, Question 41, article 1*). Parce que le Christ est conçu du Saint Esprit et de la Vierge Marie, il n'est pas sous l'emprise du péché originel et de ses conséquences : il « a pris la nature humaine sans péché, avec cette pureté où elle se trouvait dans l'état d'innocence » (Q. 14, a. 3). Et donc, il « maîtrisait les mouvements de la nature charnelle de telle sorte qu'ils demeuraient dans l'appétit sensible sans entraver d'aucune manière le droit usage de la raison » (Q. 15, a. 4).

elle a toute son importance. Elle sera, bien sûr, utilisée pour parler de la construction du Temple ; mais le Christ la reprendra à son compte. S'adressant à Simon-Pierre, il lui dira : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église » (selon Mt 16, 18). En Isaïe on trouve également cette phrase étonnante : « Celui qui t'aura bâtie t'épousera » (selon Is 62, 5).

En fait, que Dieu bâtisse le côté d'Adam en femme est déjà plein du mystère christique. Mais en ce moment tout demeure caché, car inaccompli. C'est le Christ qui viendra porter à son plein accomplissement ce qui, ici, est en germe.

Mais pour que tout cela puisse advenir, le Seigneur devra d'abord « bâtir » son peuple : Israël. Et quand, en son peuple, il y aura un être tout disposé à le recevoir pleinement – Marie –, Il enverra son propre Fils, pour épouser cette communauté humaine qu'il aura bâtie.

Cette Union, cette Alliance entre le Christ et l'humanité, sera scellée au cœur de sa Passion. C'est ce que signifiera saint Jean quand il écrira : « L'un des soldats lui piqua le côté, et il sortit aussitôt du sang et de l'eau » (selon Jn 19, 34). Bien des commentateurs ont vu dans le sang et l'eau sortant de son côté percé le surgissement de l'Église qui, du côté du Christ, est bâtie en Épouse – la nouvelle Ève bâtie à partir du côté du Christ, le nouvel Adam – (¹³).

Réalisant cette Alliance, le Christ a accompli ce que dit la fin de ce second récit de Création : Lui, le Fils, quitta son Père – du Ciel – et sa mère – Israël, et plus particulièrement sa mère Marie, la fine fleur d'Israël –, et il se joignit à sa femme – l'Église – et ils devinrent une seule chair (selon Gn 2, 24).

Dans ce second récit de Création, avec le Seigneur Dieu qui bâtit le côté d'Adam en femme, il y a donc en germe ce que sera l'achèvement de cet acte : « Celui qui t'aura bâtie t'épousera » (selon Is 62, 5) ; cela se réalise depuis deux mille ans avec le Seigneur qui vient épouser l'humanité.

Pour nous, chrétiens, le Christ est celui qui réalise les annonces prophétiques de l'Écriture, où Dieu voit dans son peuple l'Épouse qu'il s'est choisie. « D'un amour éternel je t'ai aimée ; aussi t'ai-je attirée à moi avec bienveillance. De nouveau je te bâtirai et tu seras rebâtie, vierge d'Israël, de nouveau tu te feras belle avec tes tambourins » (selon Jr 31,3-4). « Je te fiancerai à moi pour toujours ; je te fiancerai à moi en justice et en miséricorde ; je te fiancerai à moi en vérité ; et tu connaîtras le Seigneur » (selon Os 2,19-20). « Car tu plais au Seigneur et ta terre aura

¹³ Aussi l'Église dit-elle : « Le Sang et l'eau qui ont coulé du côté transpercé de Jésus crucifié sont des types du Baptême et de l'Eucharistie, sacrements de la vie nouvelle », selon *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 1225.

un époux... et, de la joie que le fiancé a de sa fiancée, ton Dieu se réjouira de toi » (selon Is 62,4-5).

Dans le récit des noces de Cana (Jn 2, 1-12), il nous est d'ailleurs suggéré que le Christ est le véritable Époux, se donnant à l'Humanité-Épouse qui l'accueille. D'autres récits du Nouveau Testament parlent également du Christ comme de l'Époux (voir notamment Jn 3, 29 ; Mt 9, 15).

Nous pouvons maintenant approfondir ce qui précède pour découvrir d'autres implications. Dans sa lettre aux Éphésiens, Saint Paul nous parle de l'homme et de la femme, plus particulièrement de la relation entre le mari et la femme (notamment en Ep 5, 21-33). Au cœur de leur mariage, nous dit-il, ils ont à vivre ce que le Christ vit avec son Église. Et en cela le mariage est un grand mystère, ajoute-t-il.

Saint Paul suggère que le mari est comme l'expression du Christ qui se donne ; tandis que la femme est l'expression de l'humanité qui l'accueille, l'expression de l'Église, Épouse du Christ. Les relations entre l'époux et l'épouse peuvent donc être le signe de ce qui se vit entre le Christ et l'Église.

Ainsi, dans cet extrait de la lettre de saint Paul, nous découvrons que les femmes doivent être soumises à leur mari ; tout comme Marie a été soumise au désir de Dieu sur elle ; tout comme l'Église est soumise à son époux, le Christ.

La femme est invitée à se soumettre en confiance à son mari lorsque celui-ci l'aime comme le Christ aime son Église. Dans cet esprit Origène, un Père de l'Église, nous dit que « ... si l'homme marche devant vers le Seigneur, la femme doit le suivre. Elle doit le suivre, ... dans la mesure où elle voit que son mari se tient devant Dieu » (¹⁴).

Le mari, de son côté, doit donc aimer comme le Christ, Époux de l'Église, qui marche devant son épouse (selon Lc 9, 23 ; Jn 2, 12) et qui l'aime jusqu'à livrer sa vie pour elle. Car le Christ-Époux est mort pour son Église-Épouse. Par sa mort, il l'a rendue resplendissante et sainte. C'est au cœur de sa mort qu'il l'a introduite dans la Vie véritable et éternelle. Ceci donne le chemin de l'amour dont le mari doit aimer sa femme pour être signe de cet amour christique : à travers toute sa vie, il doit se donner à son épouse pour qu'elle puisse devenir resplendissante et sainte.

Le mari et la femme sont donc invités à vivre un chemin d'abaissement mutuel selon leur état, à l'image de celui du Christ. Aussi, juste avant de préciser ces différences entre le mari et la femme, saint Paul avait-il introduit son sujet avec cette petite phrase : « Soyez soumis les uns

¹⁴ Selon Origène, *Homélie sur la Genèse*, Éd. L. Doutreleau, Sc 7 bis, 1976, p. 153.

aux autres dans la crainte du Christ » (selon Ep 5, 21). Il s'agit donc bien de soumission mutuelle, mais dans la différence.

Dans le sacrement de mariage, par le Christ, avec lui et en lui, les époux deviennent « une seule chair » (selon Gn 2, 24 ; Mt 19, 5-6 ; 1Co 7, 10-11), capables de tendre vers la plénitude de ce don christique.

En vivant de la présence du Christ au cœur de leur union conjugale, selon ce qu'enseigne ici saint Paul, ils peuvent croître et refléter dans le quotidien ce que Dieu veut vivre avec toute l'humanité. Les époux chrétiens peuvent alors témoigner des épousailles pleinement réussies du Christ avec l'Église.

D'autres propos de saint Paul sur l'homme et la femme peuvent être éclairés sur base de ce que nous avons entrevu. Ainsi, par exemple, cet extrait de la première aux Corinthiens (1 Co 14, 34 et ss) où, dans un contexte particulier, il dit : « ... que les femmes se taisent dans les assemblées... » Propos bien misogynes pense-t-on souvent aujourd'hui, et pourtant ! Se taire, c'est entrer dans un silence qui ouvre, et donc vivre du « Nequévâh ». C'est se mettre dans des dispositions d'accueil, d'écoute. En ayant une telle attitude, notamment au cœur de l'assemblée dominicale, la femme n'enseignerait-elle pas aux hommes qui sont dans cette même assemblée qu'ils ont à vivre cette dimension féminine qui est la leur : qu'ils ont à se mettre dans des dispositions d'accueil, se taire et taire en eux les bruits du monde, pour accueillir cette Parole de Dieu qui va être lue et commentée ; pour ensuite vivre le mystère de l'Eucharistie. Une telle attitude n'est-elle pas la première disposition à avoir pour devenir fécond et enfanter le Verbe de Dieu ? Mais dans notre mentalité actuelle, il est clair que ce n'est pas l'attitude que l'on apprécie particulièrement. Dans notre monde, une personne active est bien plus estimée que celle qui se retire dans le silence pour contempler. Nous préférons agir et marquer le monde de notre empreinte, plutôt que de vivre dans l'effacement. Ce faisant, nous ne nous rendons même pas compte que, quelque part, nous continuons à mépriser la première attitude demandée à l'humain : celle qui consiste à vivre le « Nequévâh », à se faire ouverture, réceptacle, accueil, écoute et soumission – l'horreur !–. Mais alors, c'est la condition féminine de l'humain que nous méprisons, et du même coup la femme. Par ailleurs, ce n'est pas en « masculinisant » la femme que nous l'honorerons ⁽¹⁵⁾ et respecterons notre Humanité dans sa condition féminine.

¹⁵ Notamment en « l'autorisant » – de façon parfois condescendante– à exercer des actes qui sont liturgiquement « masculins » – si on se réfère à ce que nous avons abordé–.

Il y aurait beaucoup à développer sur tout ceci. D'autres propos de saint Paul pourraient être approfondis (¹⁶). Mais avec tout ce qui vient d'être dit, je crois qu'il est possible de comprendre certaines réalités exprimées dans l'Écriture. Par exemple que Dieu s'est incarné dans un homme et pas dans une femme ; que le premier être humain pleinement divinisé à la suite du Christ est une femme – Marie – et non un homme ; que ce sont des femmes qui les premières ont vu le Christ ressuscité et non des hommes ; que le Christ s'est entouré d'hommes comme apôtres alors qu'il côtoyait autant les femmes (¹⁷), et cetera.

Avant de poursuivre, je dois quand même te dire que j'ai hésité à attirer ton attention sur tout ceci. Je suis conscient que, dans le contexte actuel, ces propos peuvent paraître d'un autre âge. Nous ne sommes pas sereins à ce sujet, parce que nous vivons encore des conséquences du péché originel. Depuis les origines, la relation entre l'humanité et Dieu est tronquée (¹⁸) et aujourd'hui encore, ce désordre a des répercussions, notamment dans les relations entre les hommes et les femmes (voir notamment en Gn 3, 16). Plus largement, c'est tout le rapport entre « le masculin » et « le féminin » dans notre monde qui reste faussé. On retrouve aussi ce mal dans l'Église, dans les évêchés, les paroisses et les familles. Nous éprouvons souvent beaucoup de difficulté à vivre nos différences dans une véritable relation de complémentarité. Le « masculin » a toujours tendance à s'imposer, à dominer plutôt que de se vivre au service de l'autre (¹⁹) ; et le « féminin » opprimé en notre monde réagit le plus souvent en « convoitant » l'autre et son statut (²⁰). Le seul remède à ce

¹⁶ Ainsi, par exemple, ce petit texte sur la tenue des hommes et des femmes en 1 Co 11, 1-16.

¹⁷ S'il l'avait voulu, il aurait bousculé la tradition à propos du sacerdoce uniquement masculin en Israël. Il ne se gênait pas pour bousculer ce qui devait l'être. S'il ne l'a pas fait c'est qu'il y a des raisons ! Elles sont là au cœur des Écritures. Encore faut-il les rechercher et accepter de s'y convertir.

¹⁸ Je te renvoie à ce que nous en avons vu dans le livre précédent, « *Par lui, avec Lui et en Lui* », au chapitre « *Les déboires de Dieu* ». Nous allons y revenir dans le chapitre qui suit.

¹⁹ Ainsi, les maris machistes, les pères autoritaristes, les prêtres « cléricaux », alors que la relation maritale, la paternité ou l'autorité devraient s'exercer dans une véritable ouverture à l'autre, dans un dialogue au sens fort du terme.

²⁰ « Le féminin » en notre monde peut vouloir devenir « le masculin » en revendiquant son statut. Ainsi, les laïcs qui veulent prendre la place des curés dans les communautés, l'assiduité de certains à vouloir que les femmes accèdent au sacerdoce, ou les enfants qui veulent se substituer aux parents, et cetera. Le « féminin » peut même vouloir

double piège, c'est d'entrer dans un chemin de conversion, de revenir humblement à la Révélation afin d'y approfondir le mystère de l'homme et de la femme, du « masculin » et du « féminin ». Nous pourrions alors vivre de tout ceci avec le Christ au cœur de l'humanité et ainsi participer à l'ajustement des relations.

À travers tout ce que tu viens d'entendre, j'espère que tu auras compris que nous devons méditer le mystère de l'homme et de la femme à partir de ce que Dieu nous en révèle si nous voulons vraiment honorer la femme et respecter notre humanité dans sa condition féminine. Mais ce que j'espère par-dessus tout, c'est que les propos que tu viens d'entendre ne vont pas te rebuter, même si certains d'entre eux peuvent te laisser sceptique, et que tu pourras continuer à écouter la suite.

s'affranchir du « masculin », notamment les femmes qui veulent procréer « sans l'homme ».

